

Anne CHEYNET

LES MUSELÉS

Roman



Note de l'auteur

Ce livre a été écrit dans les années 70... Depuis, beaucoup de choses ont changé à La Réunion, plus spécialement à Saint-Gilles-les-Bains. L'île est tombée rapidement dans l'hyperconsommation. Elle s'est couverte de béton, de supermarchés où les gens, une population de plus en plus obèse, achètent. Trop. Et mal. Le train a disparu. À sa place des axes routiers de plus en plus saturés d'automobiles.

Les fraudes en politique existent toujours. On est toujours dominés par les plus puissants. Il existe encore des analphabètes, même dans la population relativement jeune.

Les gens sont désormais trompés, voire abrutis, par la publicité envahissante qui nous impose ce qu'il faut choisir, ce qu'il faut aimer.

Un nouvel esclavage s'est installé.

C'est pourquoi j'ai décidé de garder la même préface pour cette réédition, cette préface qui, sous certains aspects est encore d'actualité, et qui crie ma colère et ma tristesse à l'époque (pas si lointaine) où j'ai donné la parole aux « Muselés ».

Anne Cheynet, mars 2023

Préface

Ce récit se passe entre 1954 et 1972. Il est né de témoignages recueillis dans une certaine classe sociale, celle des déshérités. Tout est vu à travers leurs yeux, leurs aspirations, leur culture. Je n'ai pas voulu y faire à titre personnel, le procès ni l'apologie d'aucun parti politique ; la fraude électorale, les pressions politiques ; la corruption, l'exploitation y sont dénoncées. Elles sont évidentes et parfois notoirement reconnues. Sur ce sujet je dois faire remarquer que les faits relatés sont réels et que, s'ils sont présentés sous une forme anecdotique, ils ne sont pas exceptionnels. La fraude électorale est quelque chose de courant ainsi que la pression, la corruption, et l'exploitation de l'individu sous ses formes les plus inhumaines. Rien n'est exagéré.

Si la confiance extrême du peuple dans le Parti communiste réunionnais transparait dans mon livre, je n'ai pas cherché à faire entrevoir une solution dans un sens ou dans un autre, à savoir donner une opinion sur le débat qui oppose autonomistes et départementalistes ; il y a toutefois une constatation qui s'impose d'elle-même et qui est l'idée-clé de ce roman : en plusieurs décennies, rien n'a changé en profondeur pour le peuple réunionnais. La classe travailleuse est toujours exploitée, méprisée, assistée. Elle ne s'est pas élevée.

On peut dire sans abuser du mot, que l'esclavage n'est pas mort à La Réunion. La dignité humaine n'est pas respectée. C'est

ce qu'il y a de plus révoltant et il faut le dire, le crier, le hurler. Personne n'a le droit d'ignorer que, dans ce pays, des hommes sont obligés de se taire, de tout accepter pour ne pas mourir de faim, de marcher à quatre pattes devant les plus puissants : ceux qui détiennent le pouvoir de l'argent, de l'instruction. Muselés par l'alcoolisme, l'analphabétisme, la misère, une religiosité opprimante, ils vivent au jour le jour, s'accrochant à tout espoir qui leur est donné, s'y accrochant à court terme, car il faut avant tout « survivre » ; la faim et les conditions de vie lamentables, si elles laissent la place à l'illusion, n'en laissent pas souvent au rêve ni à la réflexion politique.

Enfance et adolescence volées par les corvées, la misère, les bagarres, la violence, ils se retrouvent vieux après une vie d'esclave. Pourtant, contre la tôle des bidonvilles, la petite fleur espoir pousse encore. On se demande comment, peut-être parce que, comme le dit Simone de Beauvoir, « si l'histoire d'un homme est parfois si triste, l'histoire de l'humanité, elle, reste belle ».

Mon roman est traduit du créole. J'ai essayé de rester, dans le style, près de la naïveté de mes personnages, qui sont pour la plupart des gens peu instruits. J'ai essayé de rester près de leur simplicité d'expression. J'ai essayé également de préserver les jolies métaphores dont notre langue est si riche. L'élégance des tournures françaises en a certainement souffert, mais le livre y gagne en authenticité.

Prologue

Années 1970, Saint-Gilles-les-bains. Station de mer célèbre dans l'île de La Réunion

Côté plage, les filaos abritent, sous leur feuillage à l'exotique bruissement, de riches villas.

Côté colline, le vent court sur la végétation épineuse et secoue les cases des pêcheurs. Elles sont là. On ne peut dire qu'elles sont blotties, cela fait intime et doux. Il n'y a pas de douceur, côté colline. Elles sont là, basses, précaires, posées tout simplement à proximité d'un *tamarin de laine*¹ ou d'une touffe de *bois-de-lait*², pour chercher un peu d'ombre. Parfois, elles n'ont pour toit qu'une feuille de tôle que retiennent quelques grosses pierres ou des objets hétéroclites accumulés dessus.

Côté colline, c'est le monde des Alexina, des Antoine, des Camille... Ils habitent là avec leur quotidien de faim et de misère.

1 Tamarin de laine : tamarin de l'Inde.

2 Bois-de-lait : petit arbuste dont la sève ressemble à du lait.

Les Muselés

Mwin lété pa maléré konmsa
J'étais moins à plaindre
Kan mwin té i res ansanm Simon.
Lorsque je vivais avec Simon.
Li rentré pa toutan lakaz léswar
Il ne rentrait pas toujours le soir
Mé tou lé séminn li raporté in pé larzan.
Mais chaque semaine il apportait un peu d'argent à la maison.
Pa tro gransoz... Mé sété larzan sir
Ce n'était pas grand-chose mais c'était de l'argent sûr
Mi pouvé kont dési pou in pint' dori ,
Je pouvais compter dessus pour une pinte de riz,
In grin d'sik, in ponyé kafé ...
Un peu de sucre, une poignée de café...
Aswar mi koz tousèl dan mon p'ti kaz
Et voilà que je parle toute seule dans ma petite case
Déor lo van i souf
Dehors le vent souffle
Tanzantan mon p'ti baba i plèr,
De temps en temps mon bébé pleure,
Dawar li la fré...
Peut-être qu'il a froid...

La première chose que j'ai entendue quand j'ai commencé à écrire cet ouvrage c'est la voix d'une femme qui disait, ou plutôt qui chantait ces mots sur une musique triste, une mélodie qui a donné le ton au livre, un blues qui m'a accompagnée pendant tout le temps de l'écriture. Alexina parlait de sa vie, elle était dans une petite case en tôle, posée sur la colline, secouée par le vent. Je la voyais et je l'entendais. J'entendais sa voix mêlée au bruit des rafales, je voyais la lumière glauque ; j'entendais les pleurs d'un bébé ... Oui, *Les muselés* c'est un blues, un *maloya-blues*.

Ce livre, qui est plus un récit qu'un roman, est présenté en triptyque.

Dans le premier volet, qui se situe en 1954, nous faisons connaissance avec Alexina, une bonne à tout faire, dont la vie rappelle celle d'une esclave, esclave de la misère, du manque d'instruction, d'une religiosité étouffante. Elle vit dans une petite case misérable avec son bébé, Christian, le héros principal de l'histoire.

Puis, nous faisons un bond dans les années 70. Nous retrouvons Christian, un garçon sensible et courageux. Il a seize ans.

Dans la troisième partie, il rejoint Suzanne, une adolescente à l'existence fragile. Une rencontre qui bouleverse sa vie, le menant au désespoir et à la résurrection.